

— *Eh donc !* par l'effet du hasard d'une circonstance, dit celui-ci en mettant un doigt sur sa bouche, et en regardant autour de lui d'un air inquiet. Je ne puis pas vous le dire ici, Sire ; seulement qu'il vous suffise de savoir que tous les *Anglais* ne sont pas des *Turcs*.

Napoléon fit un geste de doute.

— Le capitaine Maitland est un brave garçon, reprit le marin, c'est à lui que je dois la bonne fortune de vous parler encore une fois avant de . . . personne ici ne me connaît ; on me croit Italien, et il me faut bien vivre à la muette, *bagasse !* . . . ou sans cela, houp ! avec les petits poissons, comme disait autrefois, mon ami Mor-



land de votre vieille garde, le fameux musicien que je m'en souhaite.

UN GRENADIER ENTÊTÉ

En disant ces mots, Pomayrol avait fait le geste d'un homme qu'on jette à la mer.

— Morland ! interrompit vivement Napoléon en passant sa main sur son front ; j'ai connu un grenadier de ce nom : sais-tu ce qu'il est devenu ?

— *As pas peur*, Sire, il est devenu mort dans mes bras à Paris, le 20 mars de l'année dernière à cette grande cabine qu'on appelle le *Val de Grâce*, des suites d'une petite estaflade qu'il avait reçue à Arcis-sur-Aube pour votre service, Sire, je m'en flatte.

— Ah ! ce 20 mars ! fit Napoléon avec un soupir étouffé ; c'est une date qui marquera dans ma vie : si j'avais eu seulement cinquante mille hommes comme Morland il y a six mois !

— Bagasse ! Sire, vous n'êtes pas dégoûté, excusez du peu ! mais le pèlerin avait un défaut trop capital que vous oubliez ; celui d'aimer trop la petite chansonnette ; et, comme j'ai pu m'en convaincre, en second lieu, celui d'être entêté, à lui seul, comme plusieurs mulets de Brignolles, que même après qu'il fut mort, il ne voulut jamais me laisser ouvrir sa main qu'il serrait comme un *tron de Dieu*, pour ne pas me laisser voir ce qu'il tenait dedans, le cher camarade, que le bon Dieu veuille avoir son âme ! . . . de même que la mienne, ajouta Pomayrol à voix basse et comme d'un ton résigné.

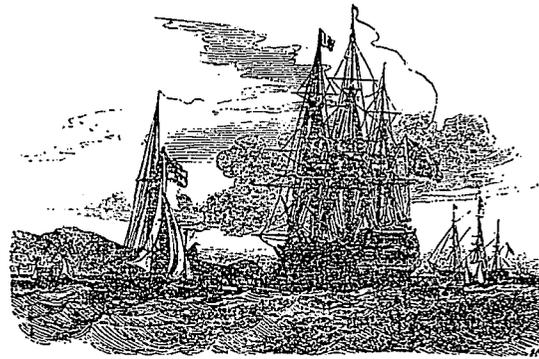
— Qu'est ce que c'était donc ? demanda Napoléon curieusement.

— Ouhiche ! fit le marin avec un geste de mépris ; une babiole que je pris par curiosité, et comme pour avoir une petite souvenance de son amabilité. Tenez, Sire, la voilà.

Et Pomayrol donna à Napoléon un petit chiffon de papier roulé, dont il aurait été difficile de deviner la couleur primitive. Napoléon le déroula . . . C'était l'ex-emplaire de la chanson qu'il avait fait attacher sur la poitrine de ceux de ses grenadiers qui s'étaient battus à Boulogne avec les soldats de la ligne. Il le mit dans la poche de son habit, en disant froidement :

— Je le garde.

— Si ce-la vous fait plaisir, Sire . . . reprit le marin en faisant un signe d'adhésion . . . Maintenant que je



vous ai vu et que nous avons fait ensemble un mot de conversation, je suis content, et je pourrai exécuter mon petit projet plus joyeusement. *Eh donc ! As pas peur !*

— Adieu, mon ami, lui dit Napoléon en lui tendant la main, car nous ne nous reverrons peut être jamais, n'est-ce pas ?

— Peut-être ! . . . murmura Pomayrol avec un regard sombre ; mais du moins ce ne sera pas sur cette terre ingrate.

Puis il s'éloigna en sifflant entre ses dents l'air d'un cantique provençal.

Napoléon restait machinalement à la même place, et comme absorbé par les souvenirs que le marin avait rappelés à sa mémoire. Il se demandait : " Comment se fait-



il que cet homme soit ici ? " Ce fut un mystère que personne ne put jamais expliquer.

LE PREMIER BATEAU A VAPEUR

Napoléon fut tiré de sa rêverie par un objet qu'il aperçut au loin sur la mer ; c'était comme une colonne noire glissant sur les eaux, et laissant après elle une longue trace de fumée épaisse qui s'échappait comme d'une immense cheminée.

— Qu'est-ce que cela ? s'écria-t-il en braquant sa lunette ; on dirait le tuyau d'une de nos pompes à feu.

Tout l'état-major du *Northumberland* monta sur le pont.